

KULTUR-TIPPS

„Vollmondbetrachtungen“ im Bettemburger Schloss

(avt) - Die Spielzeit 2013/14 des Kaleidoskop-Theaters steht unter dem Thema „Ausgrenzungen“. Ihre neue Produktion „Vollmondbetrachtungen“ kreist um das Thema Trans- und Intersexualität. In der Inszenierung von Klaus-Dieter Köhler geht es um einen Deutschlehrer (Jean-Paul Maes), der sich als Frau fühlt und seine Familie deshalb verloren hat. Während seiner Tätigkeit an einer neuen Schule plant er eine „Geschlechtsangleichung“ und wird immer wieder von seiner Identitätssuche gequält. Auf einer Parkbank führt er nachts Monologe und trifft dabei auf den Außenseiter Andreas, der ebenfalls gesellschaftlich geächtet wird. Allmählich entwickelt sich zwischen den Beiden eine Freundschaft. Doch es gibt auch den Sportlehrer Meyer, einen religiösen Fanatiker, der davon überzeugt ist, dass Neigungen, wie die seines Kollegen in der Jugenderziehung nicht toleriert werden dürfen. „Vollmondbetrachtungen“ ist ein mutiges Stück über noch immer als Kranke diffamierte und gesellschaftlich ausgegrenzte Trans- und Intersexuelle. Es zeigt auf humorvolle Weise, wie schwer die Gesellschaft es Menschen macht, die nicht einer binären Geschlechterrolle entsprechen. Die Premiere findet am 30. Januar um 20 Uhr im Bettemburger Schloss statt.

Bleeding Edge

(lc) - La publication d'un nouveau roman de Thomas Pynchon est toujours un événement majeur. Cela a plusieurs bonnes raisons: l'anonymité notoire de l'auteur - qui ne donne presque jamais d'interviews et dont on ne possède aucune photo authentifiée (il est même devenu un personnage des « Simpsons » - avec un sac en carton sur la tête). Et puis la rareté et la qualité de ses écrits. Lire du Pynchon procure toujours un plaisir inouï, tant son style éthéré invite au voyage. Pynchon réussit à télécopier autant de matière dans deux pages que d'autres auteurs étalent sur des centaines de feuilles. Autre point intéressant : même s'il ne s'est jamais exprimé sur la politique actuelle, ses romans jouent souvent dans les milieux de gauche américains, qu'il décrit avec affection. De ce point de vue « Bleeding Edge » ne diffère pas trop de son prédécesseur « Inherent Vice ». Mais c'est bien la seule chose qu'ils ont en commun. Alors qu'« Inherent Vice » jouait dans les milieux hippies désenchantés de Californie, « Bleeding Edge » nous plonge dans le monde des « geeks » et des « hackers » new-yorkais, au lendemain de l'explosion de la bulle internet en 2000 et juste avant le 11 septembre - dans un contexte de gentrification urbaine (un des thèmes clés de Pynchon) et de désespoir général. L'héroïne est une détective privée, Maxine Tarnow, qui à partir d'une affaire apparemment anodine révèle une conspiration trop grande pour elle. Une méchante firme avec de multiples contacts avec l'armée et le Mossad, et même en Arabie Saoudite, un agent secret probablement tueur en série et une première version de « Second Life », située dans le web profond, pimentent cette belle montagne russe littéraire - malheureusement pas encore traduite en français.

Los Dueños

(da) - Nicht nur der Name hat geändert: Los Dueños heißen sie jetzt einfach, die ehemaligen Dueños del Ska (spanisch für : die Meister des Ska). Auch der Sänger und Frontmann wurde ausgewechselt - und mit ihm die Sprache der Songs. Nicht mehr spanisch, sondern französisch, nicht mehr Diego, sondern Dany. Aus Gute-Laune-Ska ist Ska-Punk geworden und auch die Texte haben sich entwickelt. Nachdenklicher sind sie geworden, und passen so gut zur Musik, die härter, aber auch melancholischer geworden ist. Mit ihrer neuen EP, im Dezember vergangenen Jahres bei De Läßel erschienen, setzen Los Dueños völlig neue Akzente. Melodiöse Intros, harter Punkrock und Hiphop-Einflüsse beim Gesang wechseln sich ab mit den traditionellen Ska-Beats. Fünf Tracks sind auf der EP zu finden, darunter „Vida Loca“, das wahrscheinlich bekannteste Lied der Band. Der neue Stil scheint zu gefallen, zumindest sind einige Konzerte in Luxemburg und Umgebung für das erste Trimester 2014 angesetzt. In Luxemburg sind die Dueños erst am 14. Februar im Factory 12 in Foetz zu sehen.

KULTUR

GRAND THÉÂTRE

La ruche a 50 ans

Luc Caregari

Le Grand Théâtre de la ville de Luxembourg fête son demi-siècle. Son cheminement reflète surtout la longue marche entamée dans la politique culturelle luxembourgeoise.

Vu de l'extérieur, il faut l'admettre, l'architecture du Grand Théâtre a mal vieilli. Ce bloc, qui par les motifs géométriques ressemble aussi à une ruche, reflète un style architectural très osé dans les années 1960, mais tout à fait dépassé aujourd'hui. Pourtant le concept de ce théâtre avait déjà parcouru un bon bout de chemin lorsqu'il fut inauguré le 15 avril 1964. C'est en 1869 que le premier théâtre luxembourgeois digne de ce nom voit la lumière du jour, dans l'ancienne église des Capucins - le Théâtre des Capucins qui existe encore de nos jours. Et même si ce théâtre a été durement critiqué après son ouverture, notamment à cause de son infrastructure catastrophique, il aura fallu presque un siècle pour qu'un nouveau théâtre soit construit. Il est vrai que des plans existaient déjà dans les années 1930, mais ceux-ci n'ont pas été réalisés. Tout comme les plans mégalomanes des occupants nazis, qui voulaient faire du Luxembourg une métropole culturelle avant l'heure. Mais ce sera aux Luxembourgeois eux-mêmes d'accomplir ce

destin et on peut affirmer sans problème que le Grand Théâtre a été la première pierre de l'édifice culturel luxembourgeois.

Première pierre de l'édifice culturel luxembourgeois

Bien sûr qu'un tel projet ne pouvait pas se faire sans scandales et hics pendant sa construction. L'architecte choisi par les édiles locaux, le Français Alain Bourbonnais, qui a aussi construit la gare RER de Nation à Paris avant de se consacrer à l'art brut - ou « hors-les-normes » comme il l'appelait -, est entré en conflit ouvert avec les commanditaires du Grand Théâtre, avant de partir avec les plans sous les bras. Ce qui a entraîné un certain retard pour le projet et n'est pas sans rappeler le très douloureux et difficile cheminement du Mudam quelques décennies plus tard - une histoire qui hypothèque toujours l'image publique du Musée d'art contemporain luxembourgeois.

Mais ce qui compte, c'est que le résultat est là : à partir de 1964, le Luxembourg dispose enfin d'un théâtre à la hauteur de ses ambitions. Et il est curieux de voir que cette structure nouvelle à l'époque a éprouvé les mêmes difficultés que celles nées de l'année culturelle 1995 : après le contenant, il faut du contenu. Et

pas n'importe lequel. Et là, le Grand Théâtre a pendant longtemps souffert de la pénurie et de l'amateurisme des productions luxembourgeoises. Aujourd'hui encore, il n'y a toujours pas de troupe maison - un des seuls manques par rapport aux grandes maisons internationales avec lesquelles le Grand Théâtre aime se comparer. Il a ainsi été pendant longtemps un théâtre d'importation, qui achetait chez les grands voisins ce que le grand-duché ne savait pas produire.

Et la programmation reflétait souvent cet état des faits. Comme se l'est demandé la nouvelle bourgmestre de la ville de Luxembourg dans son discours lors de la cérémonie du cinquantième : « Comment expliquer le succès étonnant de cette maison et du Théâtre des Capucins ? » Question judicieuse au vu des chiffres d'occupation des deux théâtres, tellement élevés que d'autres voisins européens en baveraient presque. La réponse, selon la bourgmestre, tient dans la personne du directeur Frank Feitler.

Ce n'est pas un hasard que la plupart des critiques de théâtre luxembourgeois s'accordent pour dire qu'il existe bel et bien une « ère Feitler ». Depuis sa prise de fonction en 2001 - après la mort inopinée du directeur Jeannot Comes - , c'est l'ouverture aux artistes luxembourgeois et l'ex-

cellence des importations qui ont caractérisé la programmation. D'autant plus qu'au cours de la rénovation au début de son mandat, son influence a été positive côté infrastructure, notamment en ce qui concerne la petite salle, devenue multimodale et expérimentale. Les ensembles luxembourgeois en ont sûrement profité beaucoup et le Grand Théâtre a été le coup d'envoi de l'une ou l'autre carrière sur les planches. Ce qui tient sûrement aussi au fait que le directeur lui-même a une âme d'artiste, de metteur en scène et même de scénariste.

D'un autre côté, Feitler a su attirer des productions internationalement reconnues grâce à ses relations tissées en tant que conseiller en dramaturgie au théâtre de Bâle et au « Deutsches Schauspielhaus » à Hambourg. Que ce soit dans les domaines de la danse, ou du théâtre plus traditionnel, la renommée du Grand Théâtre a depuis longtemps dépassé les dimensions exigües du pays. Et les venues de stars de l'écran - comme Juliette Binoche, Isabelle Huppert ou encore Ralph Fiennes - sur les planches grand-ducales n'a fait qu'ajouter au prestige - même s'il faut dire que la venue d'une telle star n'est pas une garantie pour une représentation réussie.

C'est peut-être aussi pourquoi Feitler a décidé de ne prendre au-

West Side Story -
du léger pour le
cinquantième.



©WWW.WESTSIDESTORY.DE

cun risque pour le cinquantième de « son » théâtre et, au lieu d'éditer une belle brochure et de montrer une pièce compliquée, il a préféré faire venir une valeur sûre avec le musical « West Side Story » - peut-être aussi pour se défaire de l'image un peu élitiste du théâtre. En tout cas, ça marche : la douzaine de représentations se joue à guichets fermés. Et il faut dire que la musique de Bernstein, interprétée par des ultra-professionnels du théâtre musical - fait toujours frémir - même si on n'aime pas les musicals. Et même si la perfection de la production fait parfois froid dans le dos.

En tout cas, le Grand Théâtre continuera à être une des premières

adresses culturelles du pays, même sans son directeur, qui veut partir à la retraite en 2015. Ce qui promet déjà une nouvelle bataille pour la succession, dont on espère qu'elle ne sera pas aussi ridicule que celle qu'on vient de vivre au Centre culturel de rencontre de l'abbaye de Neumünster.